

Commentaires

Rêver le travail

Entretien avec Olivier Brunhes,
Koffi Kwahulé et François Prodromidès

L'avant-scène théâtre : Comment a commencé l'aventure collective d'*Aziou Liquid* ?

Olivier Brunhes : Le véritable point de départ d'*Aziou Liquid* fut le précédent spectacle de l'Art Éclair *Week-end de rêve*, qui, construit sur des inventions scéniques et de formidables rencontres humaines, a été un déclencheur pour la troupe et pour moi, comme metteur en scène et comme auteur. D'avoir travaillé l'écriture directement au plateau, avec des comédiens professionnels et handicapés mentaux a été une révélation quant à ce que le théâtre pouvait dire quand il empruntait d'autres chemins. Quand j'ai invité deux amis de longue date à venir voir cette expérience, Koffi et François, et que je leur ai proposé de participer à l'aventure d'*Aziou Liquid* qui se préparait, ils ont rapidement accepté de rejoindre la troupe.

AST : Pourquoi *Aziou Liquid* ne pouvait-il pas être le projet d'un seul auteur ?

François Prodromidès : Cela tient, je crois, à deux facteurs. Le premier est

circonstanciel et amical : l'envie de créer un spectacle ensemble. Le second tient davantage à la nature du projet : puisque nous voulions « travailler sur le travail », nous avons donc voulu créer une entreprise. Cette idée-là était un aimant très puissant, et concentrait les points de vue et les imaginaires des auteurs, des comédiens, mais aussi des membres de l'équipe technique.

O. B. : Au départ, dans mon esprit, Koffi devait être le seul auteur. Mais les huit ou dix mois qui ont servi à préparer la première mouture du spectacle ont été riches de changements, chacun étant engagé dans d'autres projets artistiques, et notamment Koffi, qui achevait son roman. Il a donc fallu sans cesse revoir la manière de concevoir le spectacle.

AST : Quels ont été les apports de chacun dans l'écriture ?

O. B. : Je trouve que l'écriture de Koffi, que j'admire depuis longtemps, produit un impact très fort d'un point de vue du rythme et fait toujours se côtoyer la violence et la drôlerie, sous laquelle



© Stéphane Popu

elle se dissimule. L'apport de François est très lié à sa capacité à être une référence dans l'organisation du sens, à mettre des mots sur les fabrications scéniques. Il est celui qui propose sans cesse des espaces scénographiques, des points de départ et des points d'arrivée, et qui réoriente le projet...

Koffi Kwahulé : Olivier, lui, est tout dans cette histoire, car il est à l'origine du projet comme animateur de troupe et à sa fin comme metteur en scène. Ce qui m'a intéressé, dans ce travail d'écriture, c'est justement d'écrire à plusieurs mains, ce qui semble paradoxal lorsqu'on écrit une fiction romanesque ou théâtrale. Je voulais voir ce que donnait le frottement de différentes subjectivités. Nous avons bien eu quelques disputes, naturellement, mais elles ont toujours porté sur l'organisation du travail, et non pas sur les apports de chacun. Par ailleurs, ce qui m'a séduit ici, c'est de travailler au contact d'une troupe,

alors que j'écris d'ordinaire totalement en dehors du plateau. J'ai trouvé qu'écrire pour des comédiens que l'on connaît très bien dans la vie est peut-être la meilleure manière d'écrire du théâtre, parce que l'on est directement en prise avec le vivant, et que l'on se raconte moins d'histoires. Autant que je me souviens, chacun a d'abord écrit un texte par rapport à ce qu'il sentait du projet. Seul ce qui servait ensuite le spectacle dans son économie d'ensemble a été retenu, sans que personne n'en conçoive une quelconque déception, dans l'idée, toujours, de laisser le texte ouvert à n'importe quel désir.

F. P. : Finalement, nous nous sommes rendu compte que cette manière de procéder était très proche de l'écriture d'un scénario, qui, on le sait bien, est parfois très différent du film réalisé...

AST : Comment construire une pièce à partir d'un thème, et non pas à partir de



personnages ou d'une situation, sans tomber dans la pièce à thèse ?

K. K. : Nous ne voulions ni raconter la vie de bureau sous la forme de petites tranches de vie, ni théâtraliser une dissertation sur le sujet, mais faire en sorte que notre assemblage de textes finisse par ressembler à une fable. Et cette volonté de faire récit nous a sans doute permis d'éviter l'écueil de la démonstration. Dans *Aziou Liquid*, tout a fini par se cristalliser autour du personnage d'Hannibal, qui prenait peu à peu une dimension dramatique essentielle, et devenait le véritable pivot entre la première et la deuxième partie.

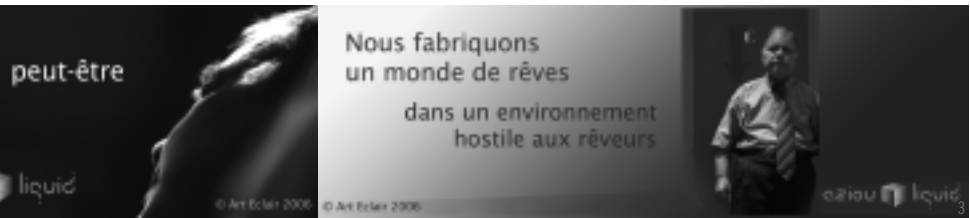
AST : Quelle place occupe l'improvisation dans le travail de création, puisque ce procédé est largement utilisé au cours des représentations ?

O. B. : Il y a dans *Aziou Liquid* différentes paroles : certaines scènes sont absolument écrites, d'autres sont enregistrées

(vidéos, annonces vocales), d'autres sont au contraire amenées à s'inventer sur le plateau, mais ces dernières ne sont pas à mes yeux des séquences véritablement improvisées. Finalement, la marge d'improvisation est assez faible ici. Je prends l'exemple des comédiens qui viennent d'un foyer d'handicapés mentaux, et que j'appelle les « acteurs extraordinaires » : ils n'ont pas accès à l'écrit, et l'on pourrait croire qu'ils improvisent. Or, pour moi, ils mémorisent, voire ritualisent, leur présence sur le plateau, où ils se sont vu proposer par les auteurs des situations, et ont réagi par rapport à elles pour les intégrer selon leur sensibilité propre. Cette dynamique est très intéressante pour le spectacle, car le récit lui-même peut-être bouleversé à l'étape de son passage en répétition.

AST : Travailler à brouiller les langages par l'utilisation simultanée de différents





moyens d'expression, et travailler avec des handicapés mentaux, n'est-ce pas deux manières de vouloir repousser plus loin les limites du langage théâtral et de la représentation ?

O. B. : Bien sûr. C'est l'aspect expérimental de ce travail. Je trouve que la parole poétique est trop généralement reconnue dans une sphère diplômée, et je suis particulièrement friand d'entendre un autre type de jaillissement poétique que celui qui s'exprime habituellement. La parole est confisquée par une certaine idée institutionnelle et scolaire du langage, alors que l'invention langagière et théâtrale des handicapés mentaux me sidère. Ce qui m'intéresse au fond, c'est la rencontre et le mélange des divers types de paroles.

AST : *Aziou Liquid* est sous-titré « Rêves au travail », et s'inscrit dans un cycle de « rêves » initié par la compagnie l'Art Éclair : *Week-end de rêve* et, la saison

prochaine, *Rêve d'amour*.

O. B. : Ces travaux, réalisés dans le cadre d'une résidence de la compagnie aux Lilas, sont trois manières d'expérimenter des formes d'écriture au plateau, qui sont très indépendantes des pièces que j'écris par ailleurs, de facture plus classique.

AST : Vous affirmez que ces « rêves » nourrissent l'espoir et l'utopie d'un théâtre « concernant ». Qu'entendez-vous par-là ? Est-ce une autre manière de parler de théâtre engagé ?

O. B. : C'est encore une de mes grandes obsessions ! Je trouve que notre réalité théâtrale est aujourd'hui extraordinairement coupée du monde, et qu'elle permet très rarement au spectateur de se retrouver, voire de s'imaginer inclus dans la représentation. Nous voulons au contraire créer entre la scène et la salle une relation telle que les mots comme « lieu public » et « espace com-



mun » retrouvent leur sens. Nous ne voulons pas que les spectateurs viennent voir *Aziou Liquid* comme on observe un poisson dans un aquarium, mais qu'ils soient ébloués par le spectacle. Notre représentation est une réussite si chaque spectateur peut mettre un nom qui lui est familier sur chaque personnage que nous avons inventé. Je précise aussi que notre projet n'est pas de dénoncer, mais d'éclairer.

F. P. : *Aziou Liquid* n'est pas une œuvre de propagande sur les méfaits du capitalisme. Nous avons seulement essayé de rendre la réalité quotidienne étrange, aussi étrange qu'un rêve. Ce projet n'a pas de dimension littéralement politique, au sens de l'engagement.

AST : **N'est-ce pas étrange, sinon paradoxal, de parler comme vous le faites du monde de l'entreprise alors qu'aucun d'entre vous n'y a jamais travaillé ?**

F. P. : Certes, mais nous avons de grandes oreilles ! Mais c'est peut-être aussi parce que nous n'avons pas d'expérience en entreprise que nous pouvons en parler avec une certaine liberté et une certaine distance. Et puis, à l'origine du projet, il s'agissait de rêver l'entreprise, et de l'inventer selon ce rêve. Ce qui nous surprend le plus, c'est que n'avons nullement l'intention d'écrire une pièce réaliste, et que de nombreux spectateurs se reconnaissent dans ce monde que nous avons fantasmé. Seuls ceux qui, comme nous, n'ont jamais travaillé en entreprise, disent que la pièce est naïve et exagérée ! Mais elle rejoint d'une certaine manière ce que des intel-

lectuels et des philosophes appellent l'« autodestruction du capitalisme », et témoigne aussi de préoccupations qui sont les nôtres face au monde tel qu'il va.

AST : **Qu'entendez-vous par cette notion de travail que vous placez au centre du spectacle ?**

K. K. : Ce qui nous a intéressé, au fond, n'est pas le travail en lui-même, que nous connaissons mal, mais comment il est un lieu où se reproduisent, en concentré, tous les rapports de famille, de séduction, de haine... Le travail est une métonymie de la société. En ce qui me concerne, il ne me structure pas. Il n'est pas une des mes valeurs cardinales, et si je pouvais ne pas travailler, je ne le ferais pas. D'ailleurs, ce qui m'étonne le plus, c'est que finalement, dans cette pièce sur le travail, personne ne travaille jamais. On ne sait pas vraiment ce que font les gens que l'on rencontre chez *Aziou Liquid*.

O. B. : Ce que dit Koffi relève aussi d'un constat que nous avons fait, chacun dans notre propre vie : quand une personne parle de son travail, il est rare qu'elle parle de ce qu'elle fait comme travail. Un professeur parle de ses vacances, un comédien de son succès... Il me paraît évident que chacun parle du rêve qu'il met dans le travail. C'est cela qui m'a le plus intéressé. D'autre part, en réfléchissant aux plus hautes postes de l'entreprise, je me suis aussi rendu compte que ceux qui les occupaient ne faisaient finalement que réaliser des rêves d'enfant. J'ai l'impression que dans la valeur travail, l'on trouve essentiellement la projection d'un rêve ancien. Le travail

© Stéphane Popu



est fortement lié à l'identité et au plus intime de chacun, dans la réussite comme dans la frustration.

AST : Vous parliez de fable, mais la pièce semble être construite comme un mythe.

O. B. : Il y a dans *Aziou Liquid* une merveilleuse unité de lieu, qui nous ramène au théâtre classique, il y a des figures – celui qu'on déteste, celui qu'on aime – et il y a des chœurs.

K. K. : La qualité première de ce spectacle – d'où vient d'ailleurs sa dimension de mythe –, est l'apparente simplicité des personnages, qui, au fil des évolutions de l'entreprise, deviennent des figures titanesques. Cette aventure montre à mes yeux à quel point ce que l'on a envie de faire ensemble, c'est de ne surtout pas travailler. Et je n'ai pas vu dans la pièce une personne épanouie par le travail. Je dirais même que ce qui épanouit ces personnages sont les haines qu'ils cultivent les uns envers les autres. Hannibal, ici, était le seul qui au début semblait avoir une vocation et se placer dans une mystique du travail, mais l'on se rend compte, à la fin, qu'il n'était animé que par une petite ven-

geance. Le lieu du travail est tremplin pour assouvir certaines pulsions. Le travail n'est pas le lieu de la réalisation de soi mais un lieu dogmatique et idéologique utilisé pour affirmer des rapports de force et des discriminations au sein de la société, notamment entre ceux qui travaillent et ceux qui ne travaillent pas. Le travail est une ligne de partage.

AST : Comment le spectacle est-il reçu ?

O. B. : Ce spectacle est vécu avec une émotion intense, car il est à la fois violent et à la fois jubilatoire pour le spectateur. La première partie, très dense, soumet le spectateur à un stress intense, à cause de sonneries d'alarmes intempestives, de conversations parallèles, de projections vidéo, toutes sortes de signaux qui rappellent les grandes mégapoles. Cela nous met en face d'une certaine folie, mais les gens perçoivent aussi cela comme l'une de leurs réalités : qui peut supporter un stress si grand, pour défendre une cause aussi étrange et aussi imprécise que celle de l'entreprise mondiale *Aziou Liquid* ?